

**PRATIQUES, ENTRE FORMEL ET INFORMEL, DANS LES  
ESPACES URBAINS:  
LISBONNE – PORTUGAL ET RIO DE JANEIRO – BRÉSIL**

CATERINE REGINENSI<sup>1</sup>

MARLUCI MENEZES<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup>Anthropologue, Maître auxiliaire à l'Ecole d'Architecture de Toulouse (France). Chercheure au laboratoire LRA (Laboratoire de Recherche en Architecture) et associée au LISST CIEU et au FACI - Favelas e Cidadania - ESS/Universidade Federal do Rio de Janeiro, 83, rue Aristide Maillol-BP10629 31106-Toulouse-Cedex1 [creginensi@gmail.com](mailto:creginensi@gmail.com)

<sup>2</sup>Anthropologue, Chercheure au Département d'Écologie Sociale du Laboratoire d'Ingénierie Civil (LNEC), Av. do Brasil, n° 101, 1700.066 - Lisbonne, Portugal. [marluci@lnec.pt](mailto:marluci@lnec.pt)

## **Résumé**

Notre propos est une invitation à réfléchir aux activités formelles/informelles dans les espaces urbains. A Lisbonne, la Place Martim Moniz – et à Rio de Janeiro, la plage de Copacabana - seront explorées, à partir de nos travaux de recherches empiriques. Nous avons revisité nos terrains pour montrer que la vie quotidienne dans ces deux villes mêlent étroitement l'informel et le formel et cela dans des proportions parfois, difficiles à évaluer mais en tous les cas, significatives selon le moment, le lieu et le type d'activités que de nombreux citoyens pratiquent. Nous souhaitons commencer à construire une démarche comparative pour analyser le processus d'informalité dans deux contextes différents.

Mots-clés: espace public, formalité, informalité, micro géographies quotidiennes

## **Abstract**

Our proposal is an invitation to think on the formal/informal activities in urban spaces. Two places both in Lisbon - Martim Moniz's square - and in Rio de Janeiro - the beach of Copacabana - will be explored on the base of our empirical research tasks. We revisited our fields to show that daily life in these two cities are showing mixed experiences of informality and formality in proportions sometimes difficult to evaluate, but in all the cases significant according to situations, period of times, places and types of activities undertaken by urban citizen. Our aim is then, in these two different contexts, to start building a comparative step to analyze the process of informality in its diversity.

Key-words: public space, formal, informal, daily micro geographies,

## **Resumo**

Este texto é um convite para reflectir sobre as articulações existentes entre práticas formais e informais em espaços urbanos. Revisita-se o trabalho desenvolvido em Lisboa - Praça do Martim Moniz - e Rio de Janeiro - Orla de Copacabana, para mostrar que os seus quotidianos misturam estreitamente o informal e o formal em proporções, às vezes, difíceis de ponderar. A significância da mistura nos dois casos estudados, manifesta-se de acordo com o momento, o lugar e o tipo de actividade que distintos cidadãos praticam. Desejamos começar a construir uma diligência comparativa para analisar o processo que articula formalidade e informalidade em espaço público urbano sites em contextos diferentes.

Palavras-chave: espaço público, formal, informal, microgeografias quotidianas

## **Regard anthropologique sur des pratiques sociales et des activités économiques, entre formel et informel**

Le regard que nous adoptons est celui d'une anthropologie *de* la ville (Agier, 1999; Signorelli, 1999) qui ne se limite plus à des monographies et s'intéresse aux processus micro et macro. Nous posons dans nos enquêtes urbaines (Menezes, 2004, 2008; Reginensi, 2008) la question du contexte qui englobe de multiples dimensions: spatiales, temporelles, culturelles et sociétales. Nous n'avons pas la prétention d'avoir construit une démarche comparative, mais, à partir du contexte du quartier de Mouraria à Lisbonne et de celui de Copacabana à Rio de Janeiro, nous souhaitons indiquer des éléments à prendre en compte pour construire une comparaison permettant de mieux comprendre le rôle des activités formelles/informelles dans des espaces urbains telles que la Place Martim Moniz et la Plage de Copacabana. En effet, dans les deux cas étudiés, dans des temps de recherche différents, nous avons observé des usages multiples de l'espace (résidentiel, commercial, touristique, de loisirs, rituel ou festif), des appropriations et des détournements de l'espace public par les usagers (résidents, commerçants formels et informels, touristes) et la mise en œuvre de politiques urbaines de réhabilitation ou de réaménagement.

Comment alors rendre compte de cette diversité, de cette hétérogénéité d'activités dans les deux contextes de villes?

Pour ce faire, nous avons pris le temps de partager et de construire des références communes autour des notions clés qui nous ont guidées dans la relecture de nos travaux, ce qui constituera une première partie de cet article. Ensuite, nous avons choisi d'organiser une deuxième partie comme une lecture à deux voix pour indiquer et retranscrire les observations et les logiques à l'œuvre que nous avons identifiées sur nos terrains respectifs.

### **Les notions mobilisées dans nos travaux**

#### *L'espace public et ses dynamiques*

Nous avons privilégié une approche processuelle de l'espace public pour essayer de comprendre comment se construit sa dynamique et comment s'articulent les rapports public/privé, formel/informel. Il est alors important de saisir les conditions à la fois sociales, culturelles et politiques de la fabrication des espaces publics dans les deux contextes de villes considérés.

En prenant pour appui l'histoire et l'évolution des deux sites étudiés, nous pouvons faire apparaître deux éléments clés de l'espace public:

- L'espace physique et de ce point de vue un regard géographique et sociologique sur l'espace public doit considérer l'espace dans sa configuration matérielle et dans ses dynamiques sociales (Toussaint et al, 2001);
- L'espace de relations sociales et d'un cadre symbolique et concret (Magnani, 2000) pour les individus qui y vivent, mais également pour la société «externe», et constitue une possibilité réelle pour le territoire de revêtir un caractère public. Dans le cadre du Brésil et de Rio en particulier, l'espace public de la plage semble se distinguer par le fait qu'il est un territoire approprié, disputé, qui risque toujours d'être en partie privatisé ou soumis au contrôle bureaucratique. Un territoire symbolique, identitaire et complexe, où la sphère sociale recoupe la sphère politique, culturelle ainsi qu'économique. Cependant, la dimension politique, selon nous, n'a d'intérêt que dans la mesure où elle est relativisée et mise en relation avec d'autres dimensions.

#### *Usages et appropriations*

La notion «d'usage» apparaît trop réductrice pour évoquer les rapports des individus à un espace: sa connotation reste très instrumentale et consumériste, faisant oublier les dimensions plus affectives et symboliques. Jérôme Monnet (1998) parle de symbole comme d'une réalité à la fois matérielle (un édifice, une statue, une monnaie) et immatérielle en mettant en avant le rôle du pouvoir public et des agents immobiliers dans une dispute symbolique de l'espace. Il

est donc important d'associer à l'usage la notion d'appropriation et de parler de multiplicité d'usages par des individus/acteurs dans la ville, dans les espaces publics, sans négliger une part de conflits latents ou explicites.

Sur le thème de l'appropriation, nous retiendrons en particulier les travaux de Françoise Navez-Bouchanine (2002) qui définissent l'appropriation comme un processus qui s'inscrit dans le temps qui fait appel aux compétences individuelles ou collectives pour occuper, organiser et contrôler l'espace.

Afin de considérer l'espace public à partir de la diversité d'utilisateurs, de leurs pratiques et représentations, de diverses temporalités et des rapports entre formalité et informalité, nous proposons un modèle d'analyse des micros géographies quotidiennes d'utilisation et d'appropriation. Pour ce faire, nous ferons appel aux catégories proposées par Magnani (op.cit.) et utilisées dans le cadre de la recherche réalisée dans le quartier de Mouraria (Menezes, 2004). Ainsi, les catégories tâche (*mancha*), morceau (*pedaço*), trajet ou passage (*trajeto*) et circuit (*circuito*) vont être mobilisées.

La tâche urbaine permet de décrire un arrangement spatial stable dans le paysage urbain alors que le morceau est plus lié à la dynamique des individus et groupes qui s'identifient à lui. Dans la tâche, on ne sait pas qui on va rencontrer mais on a une idée des lieux et des services qui sont offerts. L'espace dans ce cas n'est pas une construction de lieux excluant car il offre de nombreux choix aux individus ou groupes qui le traversent.

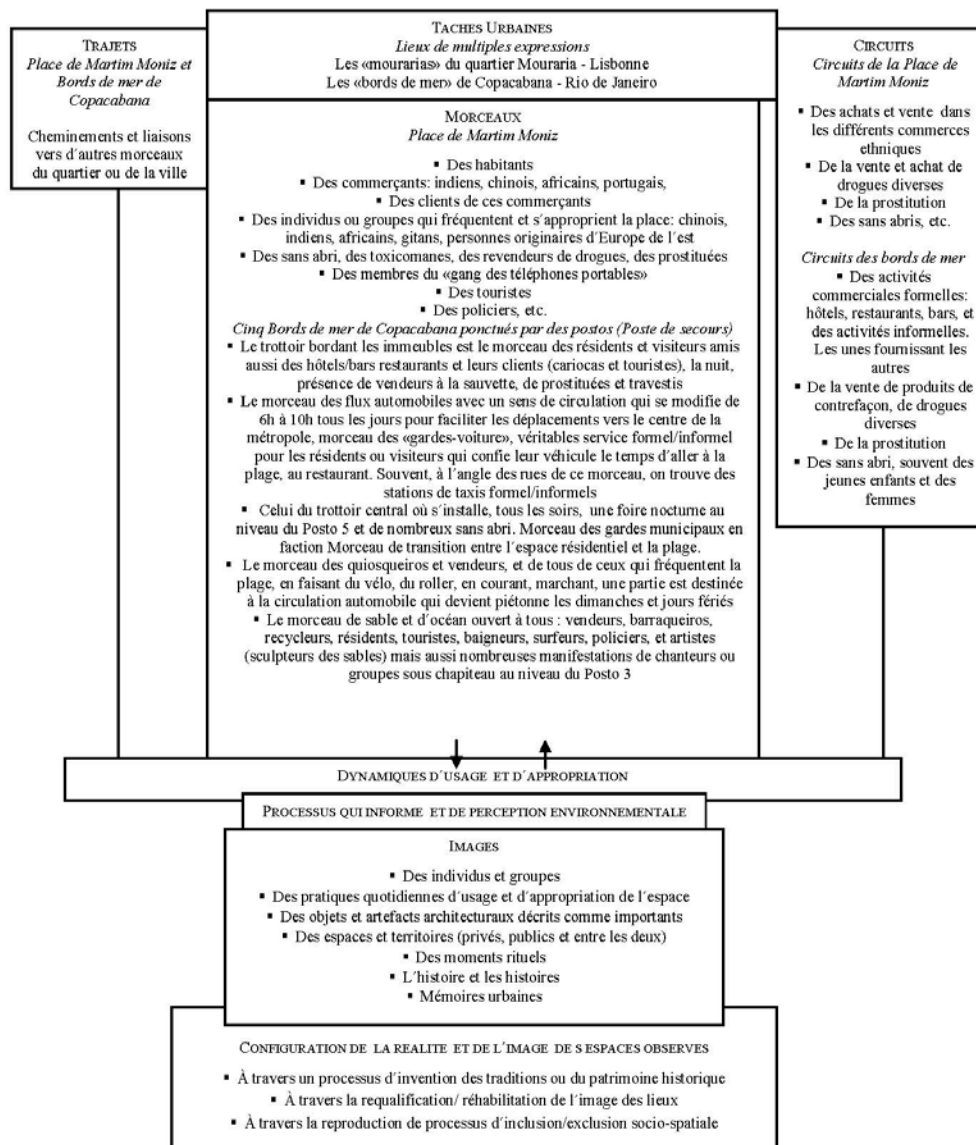
Le morceau est constitué par deux composantes principales: 1) l'ordre spatial qui délimite le territoire à partir de l'établissement de points de référence (ex. café, établissement et équipements divers) qui fonctionnent comme des bornes symboliques et frontalières, pouvant être des points de rencontre ou simplement de passage; 2) le partage de certains codes et de relations sociales. Le morceau est dynamique, il se déplace en fonction de la mobilité géographique de ses usagers. Son identification se réalise à partir des caractéristiques des usagers mais également par des marques exclusives, constituant des limites et des frontières. Dans le morceau peut se développer une solidarité forte et dense fondée sur les liens familiaux.

Les degrés d'utilisation et d'appropriation de l'espace favorisent l'expression d'une variété de combinaisons intermédiaires dont les liaisons s'opèrent par les trajets ou passages. Ces derniers traversent les morceaux, ouvrant des chemins dans les espaces non conquis et relient des morceaux à des points à l'intérieur d'une tâche, permettant l'ouverture des morceaux et des tâches à d'autres points de l'espace urbain. La catégorie trajet fait référence à la diversité de l'espace traversé par les individus en fonction de leurs besoins en déplacement pour travailler, étudier, fréquenter des lieux de loisirs

Enfin, la catégorie circuit décrit l'exercice d'une pratique et/ou l'offre d'un type de services à travers des équipements ou établissements commerciaux dans des espaces sans continuité spatiale mais reconnus par les usagers comme des lieux offrant services et produits. La notion de circuit désigne aussi l'usage d'équipements ou de services urbains rendant possible l'exercice d'une sociabilité forte de rencontres, avec ses codes, rites et pratiques spécifiques (telle la fréquentation d'un cinéma, d'un centre commercial...). Néanmoins, l'espace, utilisé et approprié est un espace socialement organisé, étant donné que les formes mettent en évidence une configuration, qui livre des informations et qui est réflexive (Lévy & Segaud, 1983). Il est alors important de connaître les variables de contexte qui, au cours des expériences d'utilisation et d'appropriation de l'espace, se construisent comme des références sociales et spatiales pour les individus et/ou groupes (Ferrara, 1993; Menezes, op.cit).

Ces différentes catégories ont été discutées pour être appliquées aux deux espaces urbains, à Lisbonne et à Copacabana. (cfr Fig.1).

FIG. 1 – MODELE D'APPROCHE DES MICROGEOGRAPHIES QUOTIDIENNES SUR LES DEUX ESPACES CONSIDERES



### *Informalité: pratiques commerciales dans les espaces publics des villes*

La notion d'économie informelle a le mérite d'introduire de la diversité dans la pensée économique et de montrer qu'il est possible de faire du commerce à l'échelle transnationale (Peraldi, 2001, Tarrus, 2002; Grassi, 2003). Plus encore l'informalité révèle une économie de la rue qui devient autant «un espace de déploiement et d'opportunité qu'une structure de contrôle» (Peraldi, 2005: 6). Toutes ces activités se déroulent au coin de la rue, sur les places ou à la plage, pour déployer toutes une série de modalités: la circulation de l'information, le

recrutement, l'embauche et la débauche, le montage d'affaires et d'arrangements divers voire de formes plus élaborées de corruption (sur le cas de Rio cf. Sorj, 1988 et Gomes & Reginensi, 2007). Ces activités rejoignent une tradition de petits métiers ou de pratiques ancestrales (préparer des repas et manger dans la rue) mais elles se reconfigurent et s'adaptent au phénomène de la métropolisation c'est à dire à l'intensification des mobilités et à la multiplicité des pratiques citadines (Monnet, et al, 2007). D'autre part, ces activités se révèlent en adéquation avec le capitalisme flexible, à travers le rôle croissant de la sous-traitance et de la précarisation de l'emploi. Par ailleurs, l'absence de lieu institué ou la création de nouveaux lieux, notamment par les municipalités créent les conditions du fonctionnement de cette économie sur l'espace public et obligent un nombre chaque jour plus grand de vendeurs à utiliser la rue pour y travailler et voire même y vivre à plein temps sous le regard des passants. Toutes ces activités sont considérées sous deux angles:

- Celui de la désapprobation, voire de la dénonciation par les pouvoirs publics, au Brésil et à Rio en particulier, les vendeurs de rue sont des *invasores* (envahisseurs). Dans des contextes de villes européennes, il est question de réprimer sous forme d'amendes<sup>3</sup> confiscation de marchandises et reconduites aux frontières;
- Celui de la compassion ou de formes de sympathies qui vont souligner la part d'ingéniosité qui est mobilisée ou pour montrer son désaccord avec des formes de violences policières héritées de périodes de dictature.

Ces regards occultent souvent des économies de survie mais aussi des formes d'entrepreneuriat ou la logique de survie se double souvent d'une volonté de tenir place dans la société. Ces recompositions et cette multiplication d'activités commerciales de rue méritent d'être considérées comme un dispositif commercial<sup>4</sup> qui ne peut se limiter à l'aspect physique du marché de rue mais bien comme une dynamique englobant des circuits, des trajets du quotidien de multiples acteurs, ces activités mobilisent des compétences à savoir se déplacer et pas seulement dans l'espace d'une ville mais à une échelle plus grande, elles ont une «capacité à faire ville» (Peraldi, op.cit).

## **Ethnographie des lieux**

### *Les traces de l'histoire dans les deux lieux*

#### *Copacabana une plage, un quartier*

Bien avant d'être un quartier de la métropole de Rio de Janeiro, Copacabana était une plage appelée Sacopenapan, nom d'origine Tupi. En 1754, un moine bénédictin bolivien en perdition au large des côtes du Brésil, promet à Notre Dame de Copacabana patronne de la Bolivie, qu'il nommerait ainsi le lieu où il aborderait s'il était sauvé. Il échoua à Río dans cette bande de terre de 5,2 km<sup>2</sup>, entre l'océan Atlantique et les collines du littoral: il fit ériger une chapelle dédiée à la Vierge de Copacabana là où est aujourd'hui le fort militaire à l'extrémité sud de la plage. Les premières tentatives de transformer le site en quartier vont avoir lieu dans les années 1870. C'est aussi à cette époque qu'un discours médical apparaît conseillant le bain de mer comme une «bonne pratique» pour la santé et que la fréquentation des plages à Rio va commencer. Depuis Copacabana ne cessera d'être l'enjeu de nombreux aménagements urbains: le début du siècle (1906) voit l'inauguration du Tunnel de Leme qui reste encore aujourd'hui le principal accès au quartier, viennent ensuite les travaux d'agrandissement de l'avenue Atlântica (1919), et dans les années 1920 et suivantes la

<sup>3</sup>Nuno Ribeiro in *Público*, 2006 - Lisboa: «Barcelona décrète des normes de convivialité» - vente ambulante et achat auprès de ces commerçants verront l'application d'amendes allant de 120 à 500 euros.

<sup>4</sup>Il convient d'étudier ce dispositif comme un tout, comme une économie du bazar (Geertz, 2003), sans complaisance (Peraldi, 2005) ce qui n'est pas notre propos ici, nous nous contenterons de décrire les logiques à l'œuvre en faisant référence à un ensemble de lieux physiques, matériels et aux individus, groupes qui les traversent, se les approprient pour mener une activité au quotidien en perpétuelle recomposition sociale et spatiale (Meissonnier, 2006).

construction du Copacabana Palace et des trois principales places qui structurent le quartier: la place du Lido, la place Serzedelo Correia et Cardeal Arcoverde. Deux artères principales, en plus de l'avenue Atlântica, vont être créées: avenue Nossa Senhora Copacabana et avenue Barato Ribeiro. Dans les années 1930 à 1950, le quartier se densifie et commence un processus appelé au Brésil «verticalisation» (construction d'immeubles de 3/4 étages et très rapidement de gratte ciel). Dans les années 1950, le quartier considéré comme celui des élites va peu à peu s'ouvrir à des populations plus modestes. Cynthia Rangel (2003, p.40-44) parle de démocratisation de l'espace et considère Copacabana, comme «une ville dans la ville» en tenant compte de la diversité d'habitat et de tous les services et commerces que ce quartier offre. Mais elle indique aussi que la croissance désordonnée du quartier va conduire à un processus de décadence et que de nombreux habitants, dès le début des années 1970, vont aller chercher ailleurs une qualité de vie.

*Mouraria un quartier de Lisbonne, la création de la place Martim Moniz*



**Photo 1. Praça de Martim Moniz, 2004 Crédits Marluci Menezes**

Le site d'insertion de la place est lié à l'histoire de Lisbonne qui, jusqu'au XVIème siècle, a eu le centre du pouvoir politique à proximité de cette zone. Le quartier de Mouraria est une extension de ce centre et son nom est lié à la reconquête chrétienne de la ville (en 1147) qui a créé un quartier (ghetto) pour les maures qui n'avaient pas voulu quitter la ville. Du point de vue urbain le site a été inchangé jusqu'à la moitié du XXème siècle et, ce n'est que dans les années 1930-1960, qu'il est devenu l'objet d'une politique urbaine issue d'une pensée urbanistique hygiéniste et d'embellissement. Cette politique prétendait renouveler certaines zones de la ville, en modifiant radicalement les dynamiques socioculturelles et urbaines existantes. De cette politique de table rase nous retiendrons deux démolitions marquantes: 1) celle de la presque totalité de la partie basse de Mouraria, depuis reconstruite en densifiant; ce qui donna lieu à un espace déqualifié et désigné comme Largo do Martim Moniz - nom d'un soldat légendaire, martyr de la reconquête chrétienne. Les habitants de cet endroit ont été relogés à la périphérie de la ville; 2) celle de l'ancien marché de la Place de Figueira (localisée dans la proximité de la partie basse de Mouraria). Cette démolition a eu pour conséquence l'arrivée et l'installation dans des pavillons préfabriqués, de certains des vendeurs du marché et d'autres commerçants délogés de Mouraria. Ces pavillons sont restés en place jusqu'au début des années 1990, époque à laquelle ces commerçants ont été (re)installés dans un

marché également provisoire, loin du centre historique de la ville et qui existe encore (près de la Place de Espanha). La Place Martim Moniz a été, alors, occupée par les décombres, les déchets et comme endroit informel de stationnement et cela jusqu'en 1997, quand elle a été finalement transformée en place publique.

### *Des lieux où l'activité commerciale prend place dans un contexte de rénovation urbaine*

*Copacabana* fait partie de l'imaginaire collectif et, est devenue la carte postale de la ville de Rio de Janeiro. Dans les années 1990, un vaste programme de travaux d'aménagements (*Programa Rio-Cidade*) va modifier le quotidien des habitants du quartier (trottoirs et chaussées rénovés, amélioration de l'éclairage public, création de kiosques sur le front de mer)<sup>5</sup>. Mais c'est surtout l'inauguration du métro qui aura un impact sur le quartier offrant, pour ses habitants, des déplacements plus rapides vers le centre de la métropole et facilitant l'accès à la plage pour toute une population à faible revenus, venant des quartiers nord de la ville. Cynthia Rangel va chercher plus loin que le stéréotype et nous dévoile une connaissance précise et sensible non pas de Copacabana mais *des Copacabanas* dans le temps et dans l'espace Copacabana est un quartier d'une grande hétérogénéité sociale (op. cit. p. 167-169). D'autre part, en reprenant les catégories de Magnani, on peut dire que la plage est une tache urbaine, offrant une continuité spatiale, qui s'étale sur 4,5 km dans le paysage urbain de la zone sud de la métropole. Des morceaux offrent des lieux de multiples expériences tout au long de cette plage, surnommée la «Princesinha do Mar» (la Petite Princesse de la Mer), par les cariocas. La plage de Copacabana s'étend entre Leme, au nord et le rocher de l'Arpoador au sud, qui joue le rôle de frontière avec une autre plage mythique de Rio, Ipanema. L'expression de ces micros géographies se manifeste par des éléments matériels forts comme les *Postos* (postes de Secours numérotés de 1 à 6) qui sont à la fois des repères pour se retrouver entre amis et aller à la plage mais aussi pour indiquer que l'on habite à cet endroit et que l'on revendique d'être de ce lieu. Des jeux subtils de «frontières» s'instaurent, par exemple, un habitant du Posto 6 dira<sup>6</sup>: «j'habite presque Ipanema»! Le bord de mer de Copacabana se décompose en plusieurs morceaux qui révèlent aussi, suivant le moment de la journée de la semaine ou du mois, des circuits et des trajets appropriés par différents usagers tels que: les habitants du quartier de Copacabana ou d'autres quartiers de la ville, des touristes, des sans abris, des prostitués et travestis, des recycleurs de déchets, des commerçants formels et informels.

A *Lisbonne*, dans le quartier Mouraria, dans les années 1980, une grande partie des secteurs démolis restaient en attente à l'exception de la construction de deux centres commerciaux - ceux de Mouraria et de Martim Moniz - et de l'Hôtel Mondial. Faisant suite à la dégradation des bâtiments et à une situation socio-économique précaire de ses environs, Mouraria s'inscrit depuis 1985 dans un contexte de rénovation urbaine. Celui-ci a contribué à la reconstruction sociale et symbolique du quartier dont l'image est fortement associée à l'idée de patrimoine, de quartier populaire, typique, traditionnel et/ou emblématique de la ville. Mais c'est aussi un quartier communément associé à l'expression de formes de marginalité: prostitution, délinquance, pauvreté et, plus récemment on note la présence de sans-abris, de trafiquants, de toxicomanes et d'immigrés, dont beaucoup sont engagés dans des activités informelles<sup>7</sup>.

<sup>5</sup>Il convient de souligner que parallèlement aux travaux d'embellissement du quartier une politique municipale répressive envers toute une population telle que vendeurs ambulants et prostituées va s'affirmer (Gomes & Reginensi, op. cit.).

<sup>6</sup>Au cours de la recherche internationale «La petite fabrique du développement urbain durable» coordonnée par Fatima Gomes au Brésil- Rio, groupe de recherche FACI, Université Fédérale de Rio de Janeiro et Alice Rouyer en France - Toulouse, Laboratoire LISST/CIEU, Université Toulouse le Mirail

<sup>7</sup>Le recours à l'informalité est aussi utilisé par des habitants plus anciens du quartier. Différentes pratiques informelles ont toujours existé tout au long de l'histoire dans ce quartier (vente de poisson dans la rue, de légumes...).



En fait, depuis les années 1970, le secteur concentre un commerce de revente majoritairement contrôlé par des immigrés et/ou des personnes de nationalité portugaise surtout originaires des anciennes colonies, quelques-uns résidents à Mouraria<sup>8</sup>. Dans les années 1990, on a vérifié, par enquête empirique, une intensification de ce commerce avec l'arrivée de commerçants chinois dont un grand nombre sont résidents dans le quartier. Ce commerce attire des clients de toute la région métropolitaine. Les gitans sont les principaux clients des chinois qui vendent meilleur marché que les autres commerçants, d'après les informations recueillies auprès des commerçants indiens, leurs principaux concurrents. En effet, les chinois ne donnent pas de reçu, et se dispensent de charge fiscale. Les chinois reçoivent la valeur des achats en argent liquide pour ne pas laisser de trace des transactions et ne fournissent pas la description détaillée des produits vendus. Ces pratiques sont parfois cause de conflit avec les clients qui voudraient se plaindre de la qualité de certaines marchandises et n'ont aucun recours possible.

Les caractéristiques de ce commerce ont contribué à la construction d'une image de pluralité culturelle associée au lieu, qui est souvent identifiée comme quartier de commerce ethnique. Tous ces individus, commerçants, habitants, font partie intégrante de l'évolution du contexte urbain car ils se sont appropriés des morceaux, des circuits et trajets et contribuent à modifier la tache de Mouraria (ou des plusieurs mourarias dans le quartier dénommé Mouraria).

### *Des acteurs et des pratiques entre formel et informel*

La plage de Copacabana est un lieu de loisirs très fréquenté pour courir, marcher, prendre le soleil, faire du vélo ou plonger dans les vagues, c'est aussi un espace de protestation (manifestations) et de fêtes (défilés des groupes carnavalesques). Mais c'est aussi là que se développe une économie qui fait vivre des milliers de familles. Cette économie de la plage<sup>9</sup> s'organise autour de l'activité commerciale de trois types de micro entrepreneurs: le *quiosqueiro*, sur le trottoir qui vend divers produits (boissons, sandwichs, poissons grillés, cigarettes, cartes téléphoniques) dans une structure fixe, le kiosque et emploie de 2 à 4 personnes; le *barraqueiro*, sur le sable qui monte et démonte chaque jour une structure légère en toile et qui vend des boissons mais offre des services comme la location de chaises de plage et de parasols et le vendeur ambulancier, sur le trottoir et sur le sable. Ce dernier est un lieu autorisé par la municipalité à condition de vendre en circulant en permanence. Il est strictement interdit de vendre sur le trottoir mais dans la réalité de nombreux vendeurs à la sauvette y prennent place et c'est tout un système d'arrangements au quotidien entre *quiosqueiros*, *barraqueiros* et vendeurs pour satisfaire les clients qui s'instaure (Gomes et al, 2008).

### *L'histoire des Kiosques et le projet Orla Rio*

Jusqu'au début des années 1990, 850 chariots (*trailers*) de vendeurs ambulants sillonnaient les plages cariocas. L'un de ces vendeurs, João Barretto, crée sa propre entreprise (nommée Johnny's) qui par la suite est devenue l'entreprise *Orla Rio*. C'est un personnage charismatique sur le front de mer et parmi les vendeurs qui lui accordent toute leur confiance (entretien avec Cristina, *quiosqueira*, depuis 15 ans à Leme, décembre 2006). Il a su négocier avec la mairie le contrat des quiosqueiros et 309 Kiosques vont venir remplacer les *trailers*. En 2005, cet ancien vendeur ambulancier est le président d'*Orla Rio*, et défend le projet de modernisation des kiosques et du littoral carioca. *Orla Rio* est à la fois le nom du projet et le nom de la société privée à laquelle la municipalité a confié pour 20 ans une concession sur le

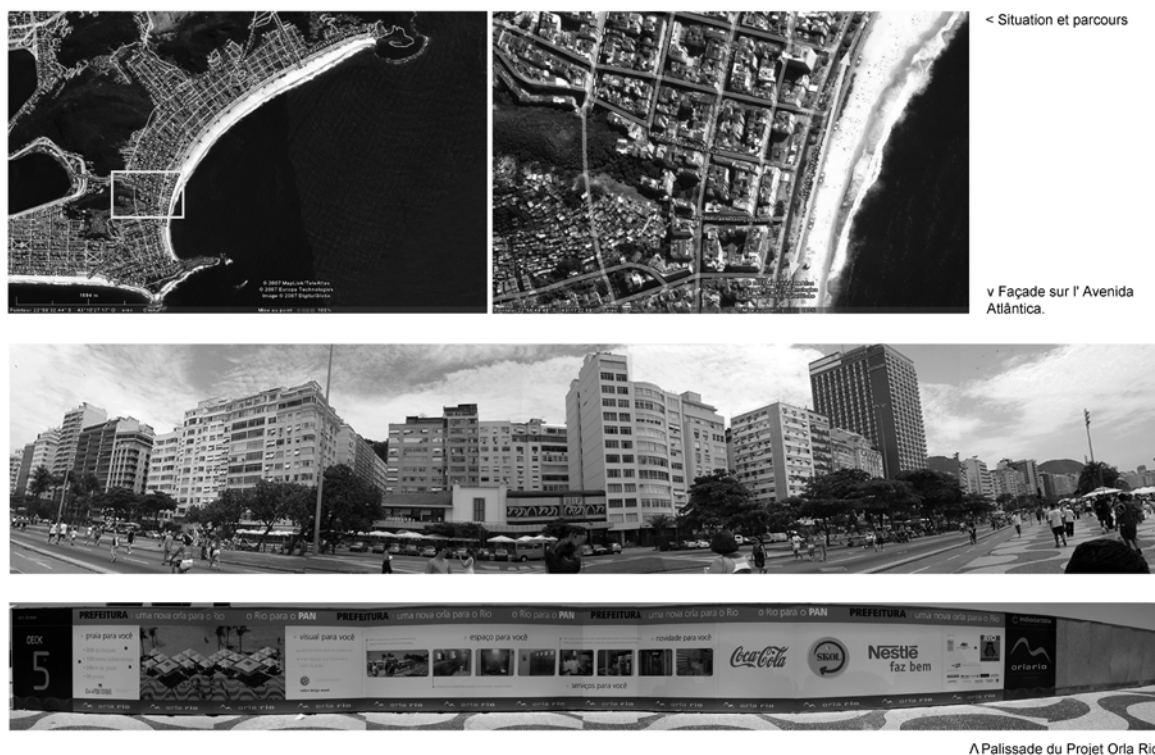
<sup>8</sup>Ceux qui sont appelés indiens peuvent être de nationalité portugaise, mais ils peuvent aussi être pakistanais, népalais, bengalis; ceux appelés africains peuvent avoir la nationalité portugaise, brésilienne, angolaise, capverdiennne, guinéenne, mozambicaine, etc. De ce fait, nous utilisons uniquement les expressions locales de désignation des différents groupes.

<sup>9</sup>Selon une étude réalisée en 2006 sur 3 plages de Rio dont Copacabana auprès de 430 individus qui fréquentent régulièrement ces plages, 330 *quiosqueiros* et *barraqueiros*, 484 ambulants et 52 prestataires de services (SEBRAE, organisme pour le développement de la micro entreprise et d'une Fondation de recherche action CESGRANRIO).

littoral de la ville en vue d'engager un projet urbain majeur. Celui-ci, inscrit dans l'objectif de la municipalité de Rio de favoriser les partenariats public/privé dans les projets d'aménagement. Cette entreprise profite de l'organisation par la ville des Jeux Panaméricains de 2007 pour réaménager le front de mer sur 9 plages (Leme, Copacabana, Arpoador, Ipanema, Leblon, São Conrado, Barra da Tijuca, Recreio et Prainha). Les travaux, engagés depuis fin 2005, consistent à démolir les 309 kiosques existants pour en construire d'autres sur la plage même, de manière à libérer cette portion de l'espace public aux piétons tout en proposant de nouveaux services et des toilettes publiques et un nouvel aménagement plus adapté aux exigences de visibilité d'une métropole compétitive<sup>10</sup>. L'entreprise en avril 2005 présentant le projet au public sur Copacabana - garantissait l'implantation des nouveaux Kiosques<sup>11</sup> sur les 34 km de plages.

Quelques mois plus tard, les travaux seront arrêtés, par décision de justice, car aucune étude d'impact environnemental n'avait été réalisée. En avril 2006, l'entreprise parle d'implanter les nouveaux kiosques dans un premier temps uniquement sur Copacabana avant le commencement des jeux Panaméricain prévus en juillet 2007. L'installation d'immenses palissades, avant et après l'inauguration des nouveaux kiosques, engage la controverse sur le front de mer (Reginensi, op.cit.) Un nouveau décor se construit sur le morceau du trottoir.

COPACABANA\_ Avenida Atlântica, entre le posto 5 et l'OthonPalace\_ 12.10.2006\_ de 11h00 à 11h30.



## Photo2 Vue Panoramique de la plage de Copacabana et de la palissade 12/10/2006 Crédits C. Reginensi

<sup>10</sup>Depuis 1992, la municipalité de Rio met en place un plan stratégique, inspiré de celui de Barcelone. Un premier plan publié en 1996 (Rio toujours Rio) et en 2001 est approuvé un 2<sup>ème</sup> plan appelé «Les villes dans la ville», Prefeitura do Rio de Janeiro, Plano Estratégico, 2004. Dans la construction d'une nouvelle image de ses plages, la municipalité prétend aussi éradiquer certaines formes de pauvreté urbaine ou d'informalité en interdisant la présence de sans abri, enfants des rues et vendeurs ambulants sur l'espace du trottoir où seront implantés les nouveaux kiosques.

<sup>11</sup>Pour ce faire, l'entreprise fera appel à un designer de renom, India da Costa pour la conception des kiosques et à des firmes comme Coca Cola, Nestlé ou Itaipava (marque de bière) ou encore à des restaurateurs implantés depuis plus de cinquante à Rio tel le Bar Luiz pour commercialiser les Kiosques.

Afin de mieux comprendre les logiques d'acteurs en présence nous avons, en avril 2006, dans le cadre de la recherche intitulée «La petite fabrique du développement urbain durable», mené une enquête par questionnaires auprès de 113 usagers (résidents, travailleurs et touristes) du front de mer. Cette enquête a été complétée par des entretiens auprès de professionnels architectes, du directeur de l'entreprise *Orla Rio*, de responsables de services municipaux (plan stratégique et service de l'urbanisme), du président de l'association des *barraqueiros* et d'un avocat aidant à la création d'une nouvelle coopérative de *quiosqueiros*.<sup>12</sup>

#### *A Lisbonne, autour de la place Martim Moniz se crée un nouveau décor et de nouveaux usages*

L'inauguration de la place a suscité un intérêt auprès des habitants du quartier qui s'en sont appropriés. Parallèlement, la place a commencé à attirer des africains et des indiens, notamment dans son extrémité nord qui est devenue un point de regroupement pour ces individus. Malgré leur présence dans un espace physique commun, les indiens ne se mélangeaient pas (et ne se mélangent pas) avec les africains, chaque groupe se trouvant associé à son propre morceau, symboliquement délimité. Dans la foulée, on a commencé à voir des concentrations de chinois qui eux aussi se regroupaient dans leur propre morceau, par la suite on a pu percevoir la présence de personnes venues d'Europe de l'Est qui se sont aussi appropriés un morceau. Ces appropriations ont déclenché une dynamique inverse auprès des habitants les plus anciens de Mouraria, qui ont commencé à utiliser la place, surtout dans des situations de croisement, c'est-à-dire de passage; exception des moments circulaires - la procession, les fêtes populaires et les défilés de protestation associés aux manifestations en tout genre<sup>13</sup> - au cours desquels les morceaux semblent être englobés dans un seul territoire. Ce nouvel usage de la place par des résidents s'est pérennisé depuis la présence répétée de sans-abri dans les arcades du Centre Commercial du Mouraria.

#### *Dans les deux villes l'installation de kiosques sur l'espace public déclenche la polémique et des formes de conflits*

A Rio, dès l'inauguration des quatre premiers nouveaux kiosques en novembre 2005, une polémique s'engage concernant la suppression, de ce qu'une majorité des interviewés appelleront le «symbole» des plages à savoir les noix de coco suspendues sur les devantures des kiosques, dont on extrait un jus rafraîchissant, la boisson favorite des cariocas, autrement dit les habitants de la ville de Rio. En effet, dans les nouveaux Kiosques, il est proposé à la clientèle de l'eau de coco mais en canette! Mais un conflit majeur va s'engager entre la nouvelle coopérative, *Orla legal* et l'entreprise *Orla Rio* et va durer plus de trois ans.

L'entreprise propose aux *quiosqueiros* de lui reverser 10 % des bénéfices des ventes et de participer à hauteur de R\$126.000 soit 44.000 euros pour équiper les Kiosques. Une majorité des *quiosqueiros*, petites entreprises familiales, ne peut s'engager sur ces bases. De fait le

---

<sup>12</sup> Il convient de préciser que les modalités d'organisation sont très différentes d'un groupe à l'autre. Les *quiosqueiros* sont regroupés en coopératives mais pas tous, les *barraqueiros* en association et les ambulants en un mouvement des Camelots mais ces formes d'organisation ont du mal à se stabiliser. Sur Copacabana, une majorité de *quiosqueiros* s'étaient regroupés en coopérative, appelée *Cop-quiosques* et qui avait pour objectif l'amélioration des conditions de travail et de gestion des Kiosques et cela en comptant sur l'aide de João Barretto. Or, ce dernier va, selon les dires de plusieurs *quiosqueiros*, «trahir» les intérêts des membres de la coopérative en «achetant» les responsables de *Cop-quiosques*, favorisant leur adhésion au projet *Orla Rio* IN Revue *A Nova Democracia*, n°27, novembre 2005, titre: «Le front de mer vendu».

<sup>13</sup> Ces manifestations permettent de considérer cette place comme une place de protestation-manifestation singulière au sein de la ville (Low, op.cit).

front de mer devient un lieu de protestation et les *quiosqueiros* hissent un drapeau noir sur le toit des Kiosques et déclarent le front de mer en deuil.



**Photo 3 Anciens Kiosques en « résistance », drapeau noir sur le front de mer octobre 2006 Crédits C.Reginensi**

Avec l'appui d'un avocat ils organisent une nouvelle coopérative mais, il font appel également à un architecte pour proposer un nouveau modèle de kiosque plus adapté à la capacité financière des tenanciers mais aussi «à la manière décontractée d'être carioca» (Helio Pelegriano, architecte revue *Onda Carioca*, novembre 2006).

Par ailleurs, de nombreux clients se plaignent des prix pratiqués, souvent le double de ceux pratiqués dans les anciens kiosques et du fait que l'accès aux toilettes publique, dans les nouveaux kiosques, soit payant.

La coopérative *Orla Legal* échoue dans ses négociations avec l'entreprise et disparaît. Les derniers tenanciers devront s'incliner et partir, ce qui fera dire à l'avocat, en octobre 2008 que l'on assiste «à une tragédie sociale au cœur de la carte postale de Rio», en se référant à un cas parmi d'autres, tels ces cinq frères, âgés de 50 à 60 ans qui travaillaient depuis plus de 15 ans dans un kiosque du front de mer et se retrouvent à la rue ou presque.

Les 22 nouveaux kiosques implantés depuis novembre 2007 sur la plage de Copacabana entraînent des pratiques nouvelles sur ce morceau de la tache urbaine de Copacabana: nous avons observé que trois kiosques, parmi les 22 implantés, n'avaient pas trouvé d'acquéreur et que des familles venaient les utiliser comme aire de pique nique les dimanches ou encore que des enfants des rues venaient y dormir. L'activité des vendeurs ambulants n'a pas diminué sur le trottoir, lieu d'interdiction.



**Photo4 Nouveaux Kiosques et vendeurs ambulants, avril 2008, crédits C.Reginensi**

Ces vendeurs utilisent des supports de plus en plus mobiles pour s'éclipser ou passer sur l'espace du sable et se mêler aux autres vendeurs autorisés. Sur le trottoir des petits chariots en forme de noix de coco sont apparus, ils sont tenus par des vendeurs ambulants mais employés par les nouveaux kiosques pour vendre la fameuse boisson rafraîchissante.

A Lisbonne, en 1998, la municipalité de Lisbonne a installé sur la place 44 kiosques en acier inoxydable. L'objectif était de revitaliser l'économie locale à partir d'un commerce de détail spécialisé dans des articles régionaux, d'antiquités et produits d'artisanat. L'obstruction de la place permis de nouvelles appropriations: les toilettes publiques seront utilisées par les toxicomanes et l'espace entre les kiosques a été approprié pour le développement d'activités illégales (vente de drogue et appels frauduleux par téléphone portable<sup>14</sup>). Le retard dans l'occupation des kiosques a créé un sentiment d'insécurité. En 1999, les commerçants ont fait circuler des pétitions et se sont adressés à différentes instances du pouvoir public et aux médias, pour dénoncer le «climat d'insécurité» du lieu. La situation a entraîné une rafle policière désignée «opération cari» qui a provoqué la détention d'immigrés illégaux et la confiscation de téléphones portables. Ces systèmes de contrôle ont affecté les affaires du gang favorisant un processus en chaîne de transformation des activités ayant cours sur la place, dévoilant seulement une façade visible des pratiques, des activités et des individus (Low, 2000). En 2000, la Société Publique d'Urbanisation de Lisbonne en liaison avec l'Association Commerciale China Town, a défini une autre stratégie pour les kiosques: les transformer en commerce de bibelots, articles électroniques, imitations d'objets et vêtements de marque, dont les chinois étaient les responsables. Le résultat décourageant de cette stratégie a entraîné, la même année, la suppression des kiosques sur la place, ce qui a contribué à une plus grande fréquentation et appropriation de la place, notamment par les usagers résidents les touristes et les clients du commerce local. Il convient de mentionner que les moments de plus grande

<sup>14</sup>Ceux qui pratiquaient une telle activité ont été appelés le «gang des téléphones portables».

intensité d'appropriation de la place coïncident avec le rythme du commerce local: fin de matinée, heure du déjeuner et fin de l'après-midi. Pendant les week-ends, à l'inverse des rues commerciales locales des environs, la place est fréquentée surtout dans l'après-midi.



**Photo5 et 6 Place Martim Moniz rénovée et pratiques informelles**  
**Crédits Marluci Menezes 2006**

## Conclusion

Au terme de notre lecture, nous pouvons constater qu'à Lisbonne, la place Martim Moniz est une référence majeure pour un ensemble d'acteurs comme peut l'être la plage de Copacabana à Rio de Janeiro. Les manifestations de certaines pratiques d'utilisation et d'appropriation de l'espace public urbain montrent comment des activités de commerce formelles et informelles s'y déroulent. Dans les morceaux de territoires observés, la notion de temps devient alors une référence importante pour cerner la réalité sociale des pratiques et leur évolution. Par ailleurs, l'importance de la dimension politique des espaces est relativisée. Elle est ainsi replacée dans une dynamique qui place au premier plan comment les usagers vivent les espaces et comment, au fil du temps, ces espaces sont devenus des ressources pour penser la ville.

En fonction des contextes et des interactions, de nombreux acteurs observés n'ont pas eu une identité positivement active dans les processus d'intervention en termes de politique urbaine dans les deux villes. Les contextes peuvent être analysés à partir de l'idée d'une «géographie de la résistance» (Low, 2000) qui, cohabite - de façon visible ou invisible, dans le conflit ou non - avec le pouvoir formel. On peut aussi évoquer le processus de citoyenneté différenciée, comme le définit James Holston (1996,2008) et considérer le présent ethnographique comme rempli de brèches, d'interstices et de contradictions et qui donne une cohérence apparente. De ce fait, ce présent doit être soumis à l'examen historique et être débattu en permanence.

Ainsi faire l'hypothèse que les espaces publics sont des espaces de pratiques de citoyenneté insurgée permet de mieux saisir comment l'accès à l'espace public n'est véritablement accessible qu'à certains types de citoyens et que l'informalité crée à la fois des conditions d'innovations, mais aussi renforce ou crée des inégalités.

Une recherche future pourrait pour analyser le processus d'informalité dans les deux contextes de ville : une européenne et une ville latino américaine partir de ce questionnement et positionnement :

- La problématique de l'informel concerne autant les pays en développement que les pays développés, et concerne toutes les catégories de populations, des plus pauvres aux plus riches, il convient de se demander dans quelle mesure l'informel permet de révéler des dynamiques socioculturelles des espaces publics des villes et de rendre visible des formes d'inégalité.

-Par ailleurs, nous défendons le point de vue que les politiques urbaines auraient beaucoup à gagner pour atteindre une meilleure gestion des espaces et des ressources si elles s'appuyaient sur une meilleure connaissance du phénomène de l'informalité et des dynamiques qu'elle sous tend. Sans chercher à opposer formel à informel, ou à faire la promotion de l'un par rapport à l'autre, il convient alors d'explorer les liens qui se tissent entre les deux.

## Références bibliographiques

AGIER, M. 1999. *L'invention des villes. Banlieues, townships, invasions et favelas*. Amsterdam, Editions des Archives Contemporaines

CABRAL GOMES, M de F., REGINENSI, C. 2007, «Vendeurs ambulants à Rio de Janeiro: expériences citadines et défis des pratiques urbaines», *Cybergéo*, n° 368, 19 mars. <http://193.55.107.45/articles/368res.htm>

CABRAL MARQUES GOMES, F., REGINENSI, C.BAUTES, N. «Les commerçants et leurs clients à Rio de Janeiro». *Espaces et Sociétés*, n° 135, décembre 2008, p.79-98

FERRARA, L. A. 1993. *Olhar Periférico*, São Paulo, EDUSP

HOLSTON, J. (1996). «Espaços de cidadania insurgente», dans *Revista do Patrimônio Histórico e Artístico Nacional*, n° 24, Rio de Janeiro, IPHAN, p. 243-253

- HOLSTON, J. 2008. «Discours des gangs, discours revendicatif et règle de droit: de l'emploi de la citoyenneté démocratique comme justification de la violence criminelle au Brésil», dans VIDAL, L. (dir.) *La ville au Brésil (XVIIIe –XXe siècles) Naissances, renaissances*. Paris, Les Indes Vivantes
- GRASSI, M. 2003. *Rabidantes. Comércio espontâneo Transnacional em Cabo Verde*. Lisbonne, Imprensa de Ciências Sociais et Spleen Edições
- GEERTZ, C. 2003. *Le souk de Sefrou sur l'économie du bazar*. Traduction et présentation de Daniel Cefaï. Saint-Denis: Bouchene.
- LÉVY, P., SEGAUD, Marion. 1983. *Anthropologie de L'Espace*, Paris, Centre Georges Pompidou / CCI.
- LOW, S. M. (2000). *On the Plaza – The Politics of Public Space and Culture*, Austin, University of Texas Press
- MAGNANI, José G. Cantor (2000). «Quando o campo é a cidade: fazendo antropologia na metrópole»; dans MAGNANI, J. G. C., TORRES, L. L. (sous la dir. de.), *Na Metrópole – Textos de Antropologia Urbana*, São Paulo, EDUSP, p. 12-53
- MEISSONNIER J., 2006. *Marchands de rue à Istanbul. Présence urbaine d'une offre commerciale en perpétuelle recomposition spatiale*. Istanbul., Les dossiers de l'IFEA, n°19
- MENEZES, M. (2008). «O lugar do bairro no contexto da metrópole: um olhar sobre o bairro da Mouraria em Lisboa», dans *Actas do II Congresso Latinoamericano de Antropologia*, Costa Rica (Cdrom)
- MENEZES, M. (2004). *Mouraria, Retalhos de um Imaginário: significados urbanos de um bairro de Lisboa*, Oeiras: Celta Editora
- MONNET, J.1998. «La symbolique des lieux: pour une géographie des relations entre espace, pouvoir et identité», *Cybergéo*, n°56, [www.cybergeopresse.fr](http://www.cybergeopresse.fr). consulté en décembre 2009
- MONNET, J. GIGLIA, A. CAPRON, G. 2007. «Ambulantage et services à la mobilité: les carrefours commerciaux à Mexico». *Cybergéo*, Ambulantage et métropolisation, article 371, [www.cybergeopresse.fr/index5574.html](http://www.cybergeopresse.fr/index5574.html) consulté en décembre 2009
- NAVEZ-BOUCHANINE, F. 2002. *La fragmentation en question: des villes entre fragmentation spatiale et fragmentation sociale ?* Paris, L'Harmattan
- PERALDI, M. 2001. *Cabas et containers, Activités marchandes informelles et réseaux migrants transfrontaliers*. Paris: Editions Maisonneuve et Larose; Maison méditerranéenne des sciences de l'homme.
- PERALDI, M. 2005. «L'autre informalité, la rente et le bazar» [http://www.melissa.ens-cachan.fr/article.php3?id\\_article=626](http://www.melissa.ens-cachan.fr/article.php3?id_article=626). Consulté en décembre 2009
- RANGEL, C. 2003. *As copacabanas no tempo e no espaço. Diferenciação socio-espacial e hierarquia urbana*. Rio de Janeiro, FASE/IPPUR
- REGINENSI, C. 2008. «Rio de Janeiro, cidade espetáculo - O projeto Orla Rio: que sustentabilidade é essa?» dans, Cabral, M.F.M.G, Lima Fernandes, L., Maia, R. (orgs). *Interlocuções urbanas, cenários, enredos e atores*. Rio de Janeiro: Editora Arco Iris, pp.141-160
- SIGNORELLI, A. [1996], 1999. *Antropología urbana*. Barcelona, Anthropos, Universidad Autonoma Metropolitana
- SORJ, B. 1988. *Os camelôs no Rio de Janeiro*, IFCS- Université Fédérale de Rio de Janeiro
- TOUSSAINT, J.Y, ZIMMERMAN, M. (sous la dir. de), 2001. *User, observer, programmer et fabriquer l'espace public*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes